



Pastorale réformée

Dimanche 19 et lundi 20 mars 2023

19 participants le dimanche soir, 24 participants le lundi ; 27 personnes excusées

Informations

Échange sur la vie et les dossiers en cours dans nos Églises d'Alsace Moselle

- Projets avec la CPLR :
 - Liturgie commune EPUdF - UEPAL : une première liturgie EPUdF pourra être expérimentée dès la rentrée septembre 2023 ; une équipe UEPAL rejoindra alors l'équipe EPUdF pour la suite des travaux
 - Carte de vœux commune 2024, pour le 1^{er} dimanche d'Avent
 - Violences sexuelles et spirituelles : les documents FPF, EPUdF, et UEPAL (en cours de finition) seront présentés à l'Assemblée UEPAL de juillet
 - Livret de préparation à la bénédiction de couple : projet d'élaborer ensemble la refonte de « Une Parole pour deux » (EPUdF) et « Vivre et aimer » (UEPAL)

- Projet de procédure disciplinaire en UEPAL ; cf la version 10

- Le point sur :
 - Projet ABC Climont
 - Week-end 1-2/07/2023 : Synode EPRAL, Consistoire supérieur EPCAAL, Assemblée Union
 - 2023 : Année Bucer,
 - 2023 : 500^e anniversaire arrivée de la Réforme à Mulhouse,
 - 2023 : 50 ans de Leuenberg

Calendrier électif 2024

- **Paroisse, CP : Fin janvier début février 2024** : élections des CP
Dates proposées : **4 et 11 février**. Dans la suite : élection du bureau du CP et des délégués à l'Assemblée du consistoire. Transmettre le PV des élections (CP, bureau et délégués au consistoire) avant fin février 2024 afin de pouvoir convoquer les délégués au :

- **Consistoire : Mars - Avril 2024** : Assemblée de printemps du consistoire :
Élection du conseil consistorial, élection des délégués au synode et à l'ESP.
Transmettre le PV des élections (consistoire et bureau et délégués au synode) avant le 20/04/2024
afin de pouvoir convoquer les délégués au :

- **Synode EPRAL : samedi 8 juin 2024** : élection du Conseil synodal de l'EPRAL
Synode à Strasbourg

- **EPCAAL :** **4 mai 2024** : élection du président de l'EPCAAL (Consistoire supérieur)

- **Pastorale EPRAL :** dimanche 17 mars (17h00) – lundi 18 mars 2024(16h00)

Traduire la théologie libérale dans la pratique pastorale (pasteur James Woody)

Le libéralisme est pertinent pour faire face aux défis auxquels nous sommes confrontés, au moins par quatre aspects qui ne vont pas de soi, mais que j'expose au jugement de chacun. C'est à travers une anthropologie, une méthode, une attitude et une fonction – l'individualisme, la corrélation, l'herméneutique et le relativisme – que j'entends souligner la pertinence du libéralisme, aujourd'hui.

1. Une anthropologie qui valorise l'individu

Le libéralisme est porteur d'une anthropologie qui valorise l'individu, qui en fait l'élément structurant de sa pensée et de sa visée. Pour ma part, je n'ai pas de difficulté à dire que le christianisme favorise l'individualisme, dans la mesure où nous ne confondons pas individualisme et égoïsme.

L'individualisme pose que l'individu est souverain, ce qui signifie qu'il est en mesure de décider pour lui-même. Dans cette perspective, l'individu -vous, moi, celui que nous croisons dans la rue- n'est pas un être soumis à une autorité qui lui dirait ce qu'il faut penser, ce qu'il faut faire, comment réagir. L'individu c'est chacun de nous, établi comme être capable de répondre de ses actes, de ses paroles, de ses adhésions. L'individu, un être doté d'une faculté de jugement (Kant).

Les textes bibliques racontent des vocations individuelles (Abram, Samuel, Jérémie, Ezéchiel). Ce faisant, ils mettent l'accent sur l'individu ; C'est à partir du VI^e BCE que la conscience de soi émerge et conduit à la responsabilité individuelle > Ez 18, ce n'est pas parce que nos parents ont mangé des raisins verts que nous devons avoir les dents agacées. L'individu devient le véritable lieu de la responsabilité.

Une visée catéchétique

En refusant l'individualisme, on dévalue l'importance de l'individu. En dévaluant l'importance de l'individu, on dévalue l'importance des efforts à engager pour l'éducation de chacun. Or c'est l'éducation de l'individu qui peut être salutaire pour une communauté. Une personne qui n'a pas été structurée individuellement, est un terrain laissé en jachère pour la première idéologie venue. J'ai entendu des familles qui s'étaient contenté de laisser leurs enfants dans le bain tiède du « il fera lui-même ses choix plus tard », grand projet familial qui justifie qu'on n'offre aucune catéchèse ; des familles qui ont ensuite appelé à l'aide parce que leurs enfants devenus lycéens ou jeunes adultes trouvaient dans des idéologies apparentées à l'Islam radical ce qui leur manquait en terme d'identité, d'estime de soi ou, tout simplement, en termes d'idéal à défendre – même si cela conduit à une vie qui, pour nous, n'a rien d'idéal. Il ne suffit pas de ne rien faire pour qu'une situation reste en l'état. Il faut susciter des individus capables d'apporter leur contribution, capable de participer à la création de Gn 1 et de rendre le monde plus vivable. Valoriser l'individu, c'est avoir un projet catéchétique spécifique : faire de chacun un être majeur (Kant), capable de répondre *Hinneni*.

Lorsqu'il n'y a pas le premier individu assez éduqué, assez conscient, assez libre, aussi, pour ne pas jeter la pierre, pour rejeter toute forme de barbarie à titre personnel, alors la foule se chargera de lyncher. Face à la violence collective qui s'étale sur nos écrans de télévision, face aux phénomènes de radicalisation, face aux théories complotistes et aux *fakes news*, face à ce fléau qu'est la corruption et dont le personnel politique français nous a montré les formes les plus sophistiquées possibles, c'est l'individu qui est en mesure de pouvoir enrayer les mécaniques barbares ou injustes. La loi est insuffisante. L'Etat est insuffisant. L'Eglise est insuffisante.

C'est le geste réformateur du *Coram Deo*, du tutoiement de Dieu qui répond au tutoiement de Dt – c'est l'individualisation du croire qui accorde une dignité spécifique à chacun, ce que dit le baptême. Donner de l'importance à l'individu, aux dépens de l'Eglise qui réglementait l'ensemble du fait religieux et du champ social, c'était considérer que l'individu est le véritable interlocuteur de Dieu, c'est-à-dire que chaque être humain est en mesure de se déterminer librement des institutions, qu'il s'agisse d'une Eglise ou d'un Etat.

La théologie libérale, de ce point de vue, élabore une ecclésiologie basse, qui vient en support de l'expérience religieuse de l'individu et non comme norme contraignante, comme norme à laquelle il faut se conformer pour revêtir l'identité chrétienne ou la dignité humaine (ce qui est assez synonyme dans mon esprit).

2. Méthode : corrélation

Il ressort de cette anthropologie une méthode théologique qui est spécifique, quoi qu'elle soit maintenant assez communément admise dans nos facultés de théologie et donc dans le corps pastoral : la méthode corrélatrice.

L'art pastoral ne sera pas **déductif** : il ne s'agit pas de conformer la vie à ce que nous lisons dans les textes bibliques ou à ce qu'a vécu Martin Bucer.

L'art pastoral ne sera pas **inductif** : il ne s'agira pas de dire Dieu à partir de l'expérience personnelle, ce qui serait alors une projection de ses fantasmes ou de ses craintes.

La méthode corrélatrice consiste à engager un dialogue incessant entre nos expériences personnelles et les textes fondateurs, la tradition des réflexions théologiques et la compréhension qu'en ont les autres.

La méthode corrélatrice (Tillich) c'est partir de l'expérience du paroissien qui a une intuition de l'infini (Schleiermacher) et qui aimerait comprendre ce qui se passe en lui. On confronte alors son discours, ses images de Dieu, à ce qu'en ont dit les rédacteurs bibliques et les générations de théologiens qui ont suivi. Cela permet d'exprimer un début de foi. Et ce début de foi est à réinjecter dans la vie quotidienne pour voir comment il est possible de spiritualiser le quotidien, comment il est possible de transcender l'ordinaire (Emerson). Et ainsi de suite.

Accompagnement pastoral

Cette méthode informe la pratique pastorale sur le plan de l'accompagnement spirituel : le pasteur n'est pas celui qui dit ce qu'il faut croire pour être chrétien, mais celui qui a une connaissance de la topographie du croire pour aider celui qui chemine à se repérer dans son parcours. Par exemple un intérêt prononcé pour l'évangile de Matthieu indiquera un penchant pour la loi alors qu'un intérêt pour Luc indiquera plutôt un penchant pour une théologie de la grâce. Quelqu'un qui a le sentiment que Dieu est une énergie en lui, lira utilement des ouvrages sur la théologie du *Process* etc. La méthode corrélatrice prend au sérieux ce que dit l'individu, sans en faire une norme. La confrontation à ce qui tient lieu de règle en matière de foi permet de bénéficier des réflexions de ceux qui nous ont précédés pour gagner du temps dans la recherche personnelle. Et, parfois, cette recherche personnelle permet de réajuster des discours qui ne sont pas si justes que cela. L'expérience de la première guerre mondiale a été profitable pour repenser la justice de Dieu et sa toute-puissance, de même que de grande catastrophe (Wilfred Monod). Penser Dieu après Auschwitz a été aussi un travail possible en vertu de cette méthode corrélatrice.

Actes pastoraux

Cela a des conséquences dans le cadre des actes pastoraux. Quand acceptons-nous de répondre favorablement à une demande de baptême ? Quand acceptons-nous qu'une personne devienne membre d'Eglise ? Les réponses varient en fonction de la méthode théologique qu'on met en œuvre. D'un point de vue libéral, les sacrements seront vus comme des aides, des compagnons de routes, ce que Calvin appelait « des béquilles pour notre pauvre foi débile », et non des finalités, des sommets de la vie croyante, qui ne seraient accessibles qu'aux parfaits – et parfaits selon quels critères ?

Cela dit qu'il n'y a pas un contenu théologique normatif qui prévaudrait. Au Synode national de 1872 les discussions allaient bon train sur la nécessité d'adhérer solennellement à une confession de foi, comprise en son sens littéral. Le pasteur Romain Paschoud (Oratoire du Louvre) déclara à cette occasion que nous n'avons besoin que de deux choses : l'Évangile et la liberté. Ici, la religion est *relegere* : relecture de son existence à la lumière de textes symboliques, c'est-à-dire de textes composés pour penser la part non matérielle de l'existence.

3. L'attitude herméneutique

Il n'y a donc pas de contenu doctrine clos, ni de confession de foi qui seraient comme des fourches caudines par lesquelles tout le monde devrait passer. La théologie, est moins un contenu spécifique qu'une manière de mettre chacun en capacité de penser à ce qu'il tient pour vérité ultime, pour fondement de son existence, ce qui le fait tenir debout en lui-même, ce qui fait sens. La méthode corrélatrice conduit à développer une attitude herméneutique - l'art de l'interprétation. L'herméneutique est un fait libéral si l'on considère que le premier à théoriser cet art de l'interprétation est le théologien libéral Friedrich Schleiermacher.

L'herméneutique, ce pourrait être, tout simplement, l'attitude d'un croyant face à un texte fondateur. Il essaie de le comprendre en retrouvant les éléments historiques qui retracent le contexte et permettent de s'approcher au plus près de la pensée de chaque auteur pour comprendre ce qu'il a voulu exprimer. L'herméneutique, ce pourrait être aussi ce moment où le croyant veut communiquer son expérience de foi à quelqu'un et va s'employer à trouver une forme adaptée à son interlocuteur pour que ce dernier la comprenne le mieux possible. Pour cela, il tiendra compte de la culture, des convictions de son interlocuteur pour établir la communication la plus efficace possible.

Bien entendu, chaque croyant ne se tient pas ainsi. Il est déjà beaucoup de croyants qui, n'étant pas des individus, ne font pas face au texte, mais vivent sous la perfusion de l'autorité religieuse à laquelle ils ont sacrifié leur libre examen. Mais il est aussi des croyants qui ne cherchent pas le moins du monde à interpréter leurs textes fondateurs, ni à interpréter leurs croyances pour les rendre intelligibles à d'autres, sans parler du fait de s'intéresser au prochain comme dépositaire d'une expression de la vérité qui, jusque-là, m'échappait.

En témoignant d'une forte passion pour l'herméneutique, pour l'art de l'interprétation, le libéralisme pose qu'il y a une distance entre un texte et les sens du texte, l'herméneutique étant la science qui permet d'explorer cet espace entre le texte et ses sens. L'herméneutique, dans cet espace d'interprétation, désigne aussi qu'il y a une distance entre l'idée et l'idéologie, entre l'ultime et la religion, entre le réel et notre réalité. Et l'herméneutique permet de faire habiter dans cette distance ce bien si précieux qu'est le sens.

La quête de sens

L'herméneutique vise au sens. Et la question du sens est un sujet décisif pour l'humain. C'est la question qu'on se pose quand on devient un être social vers 8 ans. C'est la question qu'on se pose quand il faut choisir son orientation professionnelle. C'est la question qu'on se pose quand on a un travail, une famille et quand on n'en a pas. C'est la question qu'on se pose quand il y a un conflit de valeurs avec son milieu professionnel. C'est la question qu'on se pose quand il faut faire des choix de vie, des choix éthiques, qui nous engagent, qui concernent les autres etc.

L'herméneutique, toujours à la recherche de sens, est bien plus fidèle à ce qu'est le vivant, toujours en évolution, toujours en train de se métamorphoser, que ne le serait un code définitif, un principe dogmatique qui enfermerait l'humain, la vie, dans une définition, dans du déterminé.

L'herméneutique, qui est une quête infinie de sens, dit, tout au contraire, le caractère infini de l'homme, de l'humanité. L'herméneutique pose que ni Dieu ni l'homme n'est contenu dans le moindre dogme. C'est la raison pour laquelle le théologien qui s'intéresse à l'herméneutique ne peut se contenter de transmettre la lettre, car la lettre tue (2 Co 3/6) en ce sens que la lettre seule ne peut contenir l'essence du vivant. Pour continuer avec l'apôtre Paul, l'esprit vivifie, dans la mesure où l'esprit désigne notre capacité à entrer dans une relation interpersonnelle avec celui que nous rencontrons, sans présumer de qui a raison, qui a tort. La vérité ne se joue pas de manière binaire (vrai ou faux). La vérité, d'un point de vue théologique, sera de mettre à jour ce qui me rend capable de répondre favorablement à l'appel à la vie, ce qui me fera exister dans une relation fraternelle avec mes prochains.

Réflexion éthique

L'herméneutique est ce qui permet de développer une réflexion éthique, ce qui aidera le patron qui doit penser à la viabilité de son entreprise et à l'avenir de ses salariés ; ce qui aidera le parent qui n'en peut plus de cet ado qui lui sort par les yeux ; ce qui aidera le pasteur qui ronge son frein devant un conseil hésitant ou sans désir ; ce qui aidera la famille qu'effraie la mort prochaine d'un de ses membres etc.

C'est une manière de dire que l'herméneutique n'est pas seulement l'art d'interpréter les textes fondateurs, mais aussi d'interpréter l'expérience humaine. Ce qui compte, dans la perspective herméneutique c'est d'explicitier ce qui n'est dit, parfois, que de manière implicite. L'herméneutique, c'est révéler ce qui est sous-entendu, ce qui est en germe, ce qui est en point de mire, ce qui peut nous tenir lieu d'horizon.

L'herméneutique, c'est parfois mettre en évidence la perversité d'un système idéologique, la violence latente d'un fonctionnement, la maltraitance institutionnelle dont les Eglises sont capables ; c'est également révéler la part d'Évangile contenue dans un projet. Car il ne s'agit pas de prendre la Bible et d'en tirer des conclusions qui régleront notre vie quotidienne. Il s'agit de donner du sens à ce que nous vivons, à ce que nous éprouvons, à ce que nous observons en découvrant des finalités auxquelles il est *toujours* d'adhérer.

Parce que l'herméneutique est rapportée à cette communication entre les dieux et les hommes, il importe de prendre au sérieux la part des hommes qui font, individuellement, l'expérience du sacré. Chaque homme est donc susceptible de repérer dans son histoire personnelles les signes du sacré, les traces de la vérité et de les faire entrer en dialogue avec ce que les textes fondateurs en disent. Ce dialogue permet à la fois de mieux comprendre les textes et de mieux nous comprendre. Parfois cela permet de réinterpréter notre identité et notre vocation.

Peu importe qu'il y ait conflit d'interprétation, pour reprendre l'expression de l'herméneute Paul Ricoeur, au contraire, puisque c'est du conflit des interprétations que jaillit une authentique vérité.

4. Relativisme, une fonction

Considérer l'autre avec bienveillance, considérer qu'il peut être porteur d'une vérité qui me fait défaut alors qu'il n'est pas de ma chapelle, cela peut être taxé de relativisme, ce qui est rarement un compliment dans la bouche de celui qui prononce ce mot. Le cardinal Ratzinger, quelques heures avant de devenir Benoît XVI, avait prêché le combat contre le relativisme aux cardinaux qui allaient être rassemblés en conclave.

Relativiser, c'est pourtant ce qui est, selon moi, la principale fonction du Christ. Car relativiser, ce n'est pas dire que tout se vaut, que tout est à égalité, qu'il n'y a aucune différence entre quoi que ce soit. Le relativisme n'est justement pas la confusion ni l'égalitarisme. Il n'est même pas la tolérance.

Le relativisme, c'est d'abord le fait de relativiser, non pas en alignant tout vers le bas, mais en redonnant du poids à ce qui est fondamental et en allégeant ce qui est secondaire. Jésus voit des personnes qui donnent de l'argent au temple de Jérusalem (Mc 12/41s.). Ce n'est pas celui qui a donné la plus grosse somme qui a mis le plus dans le tronc, selon Jésus, puisqu'une pauvre veuve, en mettant deux petites pièces, a mis plus qu'aucun autre. Ici, Jésus s'affirme comme Christ en remettant les gestes en perspectives, en relativisant les prétentions des uns et des autres, en revalorisant le geste d'une femme sans apparence et en faisant comprendre à son entourage, bien avant Oscar Wilde ce qu'est un cynique : « Qu'est-ce qu'un cynique ? C'est un homme qui connaît le prix de tout et la valeur de rien. »

Relativiser, c'est mettre en perspective, c'est prendre les bons points de repère, c'est placer chaque aspect de l'existence face à l'absolu et non face à des dimensions secondaires de l'histoire, ce que les textes bibliques nomment des idoles. Paul articule sa pensée autour du Christ comme instance de relativisation lorsqu'il écrit « il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car vous tous, vous êtes un en Christ-Jésus (Ga 3/28) ». Autrement dit, par-delà les étiquettes temporaires, il y a une identité bien plus importante que celles que nous nous construisons. Une autre fois, le Christ nous fait réaliser qu'il y a ici plus que le roi Salomon (Luc 11/31) et que nous ne pouvons

donc pas nous contenter d'une petite vie, ni d'engagements médiocres. Nous ne pouvons pas nous contenter de survivre. Pour cela, il faut hiérarchiser et donc relativiser pour ne pas consacrer toute notre vie à des choses qui n'en valent pas la peine, mais que nous paierons à prix fort. Le Christ relativise bien des aspects de notre monde que d'aucuns nomment valeurs. Ainsi en est-il de la nation, de la propriété, de l'argent, de la mort, du travail, de la famille que Jésus, par exemple, relativise comme il relativise le respect à la lettre de la loi, le principe d'inquiétude, le bienfait de la sanction - sans oublier que Jésus n'a pas exploré tous les champs possibles. Le relativisme est bien nécessaire pour hisser notre vie à hauteur de l'espérance de Dieu.

J'ajoute que le relativisme a une autre fonction qui est de relier. En effet, relativiser, c'est mettre du lien entre des points qui, jusque-là, pouvaient être considérés isolément chacun de leur côté. Relativiser, c'est par exemple reconstituer l'archipel de la connaissance en relativisant différentes disciplines. En disant que la théologie n'était pas la science au-dessus des sciences, cela a permis de relier entre elles des disciplines qui n'avaient jusque-là pas grand-chose à se dire. Parce que la théologie a cessé de dire à ce qui allait devenir l'astronomie ce qu'elle devait prouver, l'astronomie a pu faire des découvertes et entrer en dialogue avec la physique pour fonder l'astrophysique. Créer des rapports d'analogie, c'est tisser un réseau de connaissances, ce qui est le premier pas vers la solidarité ou la fraternité lorsqu'on parle d'êtres humains. C'est ce qui permet d'accéder à des niveaux supérieurs de connaissance de la vie.

Relativiser, c'est aussi établir des liens d'individu à individu – ce qui produit des personnes. Le philosophe Martin Buber a parlé mieux que je ne le ferais de la relation « Tu-Je » où le divin est ce qui désigne les relations interpersonnelles qui nous engagent à fond, qui fondent notre humanité. Car il faut un « Tu » pour qu'il y ait un « Je » : j'ai besoin de toi pour être moi. Si l'individu vient à manquer, toute dignité s'effondre (Jésus, le centurion et son *paidion*). Si le relativisme vient à manquer, toute dignité s'effondre.

Le travail pastoral consiste à mettre les gens en relation les uns avec les autres et avec des fonctions, des services, qui participeront au sens de sa vie et qui attesteront qu'il est bien un être capable de certains accomplissements.

Conclusion

La pertinence du libéralisme, je la dirai dans cette formule un peu présomptueuse : le libéralisme nous permet de vivre, vraiment. Cela peut être dit de manière élégante selon les termes de l'épître aux Hébreux : « Sortons donc hors du camp pour aller à [Jésus], en portant son opprobre. Car nous n'avons pas ici de cité permanente, mais nous cherchons celle qui est à venir. » Je le traduis à ma manière, en disant que le libéralisme accomplit cela dans la mesure où le libéralisme ne sent pas l'eau bénite : le libéralisme ne s'enferme pas dans le camp de ses certitudes, c'est pourquoi il aurait plutôt l'odeur de la sueur, car il a l'odeur de la vie quotidienne, non pas parce qu'il serait une émanation du monde, non pas parce que le libéralisme se contenterait de conformer au monde - ce qu'on lui reproche si souvent. Le libéralisme donne au monde sa véritable essence, en équipant des individus de telle manière qu'ils soient personnellement capables de comprendre ce qui est à l'œuvre dans l'histoire et d'aider le monde à comprendre ce qu'il est en train d'élaborer. En distinguant et en reliant ce qui est en jeu en nous et autour de nous, le libéralisme permet de ne pas être submergé par le cours des événements, ni par une mondialisation qui donne parfois le sentiment de nous écraser, ni par les avancées technologiques etc. Le libéralisme est un rapport nomade à la vie qui, elle-même, est dynamique : c'est une exigence, celle d'aller le monde, de transformer le monde, de faire lever le monde.

La pertinence du libéralisme, n'est pas d'être la réponse aux défis de notre temps. La pertinence du libéralisme est de nous équiper pour que nous puissions trouver les réponses aux défis de notre temps ce qui me semble être l'esprit du protestantisme.

Discussion

- *Après avoir parlé d'individu, il y a un glissement vers la notion de personne.*

Un individu est une individualité. Une des fonctions de Jésus est de renforcer l'égo, ce renforcement de l'égo est ce qui permet une personne de sauver sa situation (Cf. finale Mickaël Tchang qui baisse son niveau de jeu et empêche l'autre de jouer, gagner). L'individualisme traduit que ce n'est pas avec des êtres sans consistance qu'une communauté se porte bien, mais avec des individualités qui s'appuient sur des expériences.

- *L'individu comme la communauté peut être tyrannique. La communauté peut avoir un côté régulateur des individus. Un côté support aussi. Mais ce n'est pas l'individu contre la communauté.*

La force du loup est le clan, la force du clan est le loup. La communauté n'est régulatrice qu'avec un d'individu qui permet de réguler. Les communautés ne sont pas courageuses, il faut un individu qui fait face au nom de la communauté, avec son accord, son mandat, pour faire face à d'autres individus. Sinon, rien ne se passe vraiment. Sinon c'est la loi du plus fort. Il y a aussi le risque de l'individu justicier.

- *C'est éclairant au moment où les familles religieuses ont été interrogées par le gouvernement français pour se prononcer sur la fin de vie. Si on a pu avoir l'impression que la réponse était jouée d'avance, cela a en fait été compliqué. Le protestantisme souhaite donner des éléments de réflexions pour que les paroissiens fassent le choix eux-mêmes. Dans la discussion actuelle, peu de gens expriment un désaccord. Le rôle en tant qu'Eglise est d'entendre les gens.*

- *Il faut reconnaître qu'il est plus facile d'exprimer des désaccords dans certaines Eglises.*

Il est fondamental que cette contradiction soit possible sinon quand ça arrive, personne n'est prêt, et cela ne peut pas fonctionner. Les gens ne veulent pas la liberté, c'est à entretenir.

- *Sur le suicide assisté ou l'euthanasie. Dans un groupe, la personne a la liberté de le faire. Si le groupe laisse faire, n'est-ce pas relativiser sa souffrance, sa volonté de disparaître, la laisser dans une certaine solitude ? Il y a une ambivalence à ne pas respecter la vie de l'individu et perdre un individu dans sa propre liberté. Le groupe souffre si un individu est en souffrance et porte atteinte à sa propre vie parce qu'il est seul. Est-ce cela le relativisme, laisser un individu en souffrance ?*

Il y a une attitude herméneutique à interroger la demande, le choix, la liberté de faire. Quel que soit le projet de loi final, il y a a priori la possibilité d'interroger ce qu'il y a derrière. La question se pose avec une acuité particulière pour des personnes n'étant pas en fin de vie. Des tentatives de suicides sont des appels à l'aide. Il y a un risque de passer à côté. Il faut une vigilance pour entendre ce qu'il y a derrière toute demande.

- *La question se pose surtout pour les personnes condamnées à « moyen terme ». Est-ce qu'on accompagne, est-ce sa liberté, est-ce indifférent au niveau de la communauté ?*

Le relativisme n'est pas l'indifférence. Souvent les réponses ne sont pas « bonnes » parce que les questions ne le sont pas. Faut-il une loi ? faut-il dépenaliser ? Pour l'IVG il y a eu dépenalisation.

- *Il paraît important que sur la fin de vie comme sur d'autres choses, il n'y ait pas d'un côté l'avis de la société et de l'autre la position des Eglises d'un seul bloc. Souvent la position des protestants, de questionner, fait qu'il n'y ait pas un bloc homogène des religions qui pensent A.*

D'où l'importance de donner des exemples. Il y a des situations qui n'existent pas, il y a le côté théorique et il y a le côté existentiel, concret qui parfois se pose, se passe autrement.

- *Derrière le lien individu-groupe, il y a l'idée que quelque chose a permis de construire l'être protestant (ouvrages, métiers, culture du texte, chants). Il y a un ensemble ayant permis de constituer des individus dans leur sens critique, qui a aussi constitué un groupe qui peut être appelé Eglise Réformée. Qu'est ce qui aide à constituer à la fois ces individus à se constituer à la fois dans quelque chose de personnel et de commun ? Des pistes : des unités de lieu, des bâtiments/lieux de passage (camps), des moments, des chants, des repas préparés ensemble, des randonnées, des textes bibliques. Faire des textes bibliques un bagage, un patrimoine commun culturel. Faire du lien, réintroduire ces textes anciens, non comme vérité mais un patrimoine qui doit rester présent.*

On a une langue qui nous est propre et il n'y a pas de psychisme commun, mais un horizon commun. Le patrimoine doit se situer au-devant de nous, tel une terre promise, plutôt qu'un acquis. Les cévenols au passé glorieux font preuve d'une certaine paresse. Nous ne sommes pas notre passé, nos parents, mais nos enfants. Cf. le proverbe juif « Je suis juive non pas parce que mes parents l'étaient mais parce que mes enfants le seront éventuellement ».

- *La théologie libérale, renvoie à la tradition, désabsolutisée, dans une perspective de consentement d'intranquillité du doute. Il y a à rejoindre ce qui préoccupe nos contemporains et un doute assumé avec assurance. La liturgie peut susciter le commun dont on a besoin, au-delà de l'interprétation personnelle, en la relativisant. Un commun n'exclut pas son dépassement. C'est la tension entre le commun et le consentement. Dire, dire je ne sais pas, interroger la question.*

Si le paysage renvoie à la liturgie (familier), le dépaysement renvoie à la prédication (favorisant l'écoute, le travail du doute). La proposition d'alternative se situe dans la prédication (qui peut/doit être rock n roll). L'intranquillité du doute renvoie au doute légitimé, qui devient vivable. C'est intranquille quand on se sent seul. La foi elle n'est pas inquiétée par cela. Mais ce n'est pas toujours reposant. A. Gounelle fait des typologies des doutes et dit quelles seraient ses préférences, avec bienveillance. Ce qui aide, empêche l'angoisse. Faire des typologies, c'est du doute fécond, il n'y a pas une seule certitude possible.

Questions / travaux de groupe

Ce ne sont pas les paroissiens qui quittent l'Église, c'est l'Église qui quitte les paroissiens.

- Ce n'est pas quitter, abandonner. Ce n'est pas délibéré, plutôt constaté. Autre formulation : *Ce n'est pas l'Église qui bouge avec les paroissiens.*
- Cela renvoie au libéralisme économique, au fait que nos Eglises ne se préoccupent pas de ce que vivent nos paroissiens, que nous avons des réponses aux questions du 16^e, 17^e, pas d'aujourd'hui.
- Cela renvoie aux prédications, ce qui est utile dans la vie des paroissiens pendant leur semaine. Quel est l'impact ? Met-on à disposition l'évangile ?
- Cela renvoie à la loi du marché, au marché du religieux, du divertissement spirituel, au fait que nous ne tenons pas assez compte des besoins dans ce qu'on propose. Il y a l'idée de faire résonner la prédication avec le quotidien. L'évangile est interprété pour rendre dieu audible et crédible.
- Comment répondre aux attentes. Aujourd'hui les conseillers font avec de qui est là, en fonction du public. Il y a la question du sens, que proposer pour apporter quelque chose de nouveau ? En termes de vie communautaire ?

Si on enterre son talent, on finira au shéol.

Dit autrement : mes talents me/nous font grandir, nous élèvent

- Sur le plan économique, cela renvoie à libre échange vs protectionnisme. On fait circuler ou on enterre ? Cf. Au rugby, laisser le ballon au sol, implique de le rendre à l'adversaire. Faire circuler crée une valeur ajoutée. Si on ne met pas à profit les talents des paroissiens on dégrade les potentialités de la vie d'Eglise.

Il vaut mieux que les gens soient dans la paroisse voisine qu'au bistrot.

- A la fin du culte, nous faisons bistrot.
- Cela renvoie à la concurrence qui peut être très positive, utile (offre une clientèle qu'on n'a pas autrement en entrant sur le marché). Sur le plan philosophique, théologique, on est souvent dans un système de rivalité (cf. il ne faut pas faire de bien à son ennemi).
- La paroisse voisine évite peut être aussi l'abandon des personnes.

Ne faisons avec les autres paroisses que ce qu'on ne peut pas faire seul.

Dit autrement : que savons-nous faire de façon particulière, dont nous sommes les « spécialistes » ?

- Ne faisons pas seul ce qu'on peut faire ensemble.
- Quand quelqu'un d'autre agit, ça stimule, la compétition tire vers le haut, élève.
- En continuant à faire soi, on conserve des compétences que sinon, on perd. Cela renvoie à la question de l'indépendance et de la souveraineté. Cf. les secteurs ou ensembles créés dans les Cévennes, qui peinent à trouver des conseillers car ils ont perdu l'habitude d'aller « chercher ». A côté de cela, le manque de conseiller se retrouve dans nos paroisses (où il n'y a pas eu cette création de secteurs), c'est une réalité en tant que telle aussi. Externaliser c'est risque de perdre la compétence, Cf. France en perte de compétences dans le nucléaire. L'Eglise reprend la logique économique qui a été suivie il y a quelques temps et commet la même erreur.
- Cela renvoie au fait d'être au plus près des réalités locales, aux lieux d'actions à envisager. La logique actuelle dans le monde économique, est de centraliser dans les grandes villes.
- Faut-il considérer une masse critique minimale ? Un minimum de bâtiment, de ressources ... Mais on ne commencerait jamais rien - ceux qui se lancent partent de rien.
- Parfois il faut laisser mourir des lieux pour que d'autre continuent, que tous ne meurent pas ?

Qui veut sauver l'Eglise la perdra.

Dit autrement : laisser mourir pour laisser fleurir

- Les conservateurs n'ayant comme objectif que de conserver en état ce qu'ils ont, et en mourraient. L'Eglise n'a pas vocation à rester en l'état, c'est une autre finalité qu'elle propose. Il ne s'agit pas de maintenir ou engraisser la structure, l'institution.
- Cela renvoie aussi à la question de l'accessibilité, de la visibilité. .
- A la FPF, des ovnis réussissent, comme le centre Martin Luther King (ou MLK) dans lequel il faut s'inscrire au préalable pour pouvoir accéder au culte le dimanche. C'est un projet gigantesque. Ce qui est paradoxal c'est que les collègues ne le félicitent pas et voient le projet plutôt d'un mauvais œil. Alors que le projet est théologique et au croisement avec les questions des contemporains. Visiblement c'est en phase avec ce que les gens ont besoin de nourrir.

Si les pasteurs ne sont pas théologiens de la paroisse, qui le sera ?

- Cela renvoie à la ta théorie des avantages comparés développée par l'économiste Ricardo.
- Il vaut mieux aller/rester dans sa spécialité, on y est plus productif. On peut être tenté de faire plein de choses connexes (cf. la communication, tout le monde en fait un peu) ce qui peut être chronophage, et nous égare. Il y a une tentation de tout faire contre laquelle résister. Ne pas hésiter à faire appel à d'autres qui iront peut être plus lentement mais dégageront du temps.

Trois ateliers

Quelles images les non croyants ont-ils de notre protestantisme ?

- On apprend à se connaître dans le regard de l'autre. Les protestants sont plutôt sympas, gentils plus cool que les catholiques.
- A Strasbourg, les protestants sont identifiés pour l'enseignement, les œuvres sociales, la diaconie. Les bâtiments (temples et autres) aussi sont repérés.
- Quelle est la cohérence entre notre être et ce qu'on laisse à voir ? Diffuse-t-on le bon message au bon endroit ? Aujourd'hui, qu'imprimons-nous dans la société séculière. Laisser le temple fermé, c'est dire qu'on est dans la société pour agir, mais ça sacralise le lieu, exclut la société civile aussi (on n'est pas très ouverts).
- Pour le CP, la représentation extérieure est-elle une question ?
- La liberté va avec la responsabilité. Mais la responsabilité est un peu laissée de côté.
- Un atout du protestantisme est le minimalisme de l'institution qui permet une souplesse, une réactivité au changement de régime de nos sociétés.
- On est inaudible dans les médias. Pour exister dans la société d'aujourd'hui, nous avons quelques filons exploités jusqu'à la moelle sur lesquels il y a un pseudo consensus, une doxa.
- On est encore audible dans certains milieux socio-professionnels, attendus. Faut-il jouer les niches ?
- On peut se dire Eglise du débat, si c'est notre ADN est-ce perçu ? La culture de débat semble disparaître, dans la société, dans l'Eglise aussi et c'est un attristant.
- Faut-il s'accommoder de ne plus avoir d'impact national ? Le protestantisme est-il devenu soluble dans la démocratie ? Est-ce qu'on a réussi ? Est-ce que la société est telle qu'on la rêve ?

Notre dimanche n'est pas à vendre. Pourquoi les gens viennent-ils nous voir ?

- Les institutions qui travaillent à leur sauvegarde vont vers leur mort ; une organisation doit se concentrer sur son cœur de métier, plutôt que d'aller chercher un marché qui n'est pas le sien.
- Le socle, c'est la liturgie, une liturgie et une liberté dans la prédication.
- Plutôt que d'être complexés, vouloir plaire à tout le monde, assumons ce que nous sommes. Vouloir lutter contre ce qu'on est c'est ce cacher.
- Assumer ce qu'on est. Ok mais on est quoi ? Désuet, vieillot, inaudible au centre du village ... Il y a des lignes fortes : accueil, ouverture, disponibilité, recherche...
- Notre Adn, est ce qu'on nous renvoie et qu'on s'est approprié ? Il faut l'interroger pour être au clair et sur le produit qu'on propose, et ce qu'on va donner à voir et à nourrir.
- Une pensée libre pose la question de bornes - serpent de mer du protestantisme – qui structure l'horizon vers lequel on tend. On est restés très marqués par l'opposition loi / Evangile.
- On parle de modernité, comment la théologie de la grâce a fait évoluer la société ? Dans ce monde marchand, est-on trop dans la gratuité ? Faut-il réinjecter la loi le devoir la responsabilité l'exigence ? N'y a-t-il pas à replacer des repères, une loi, une exigence, une promesse ?

Qui est au courant de ce qui se passe au temple.

- La communication est souvent la dernière roue du carrosse. Comment aller vers les gens ? Comment se fait connaître, reconnaître ? Tracter au marché, être présents les réseaux sociaux, faire de la communication événementielle, par le bouche à oreille...
- Si les paroissiens ne parlent pas à leurs voisins, est-ce par pudeur, honte, rien à dire ? Les jeunes assument peut être plus dans un cadre non-confessionnel que ça fait partie de leur identité. Et oser dire qu'on va au culte, mettre les pieds dans le plat ? On s'attend à ce que tout le monde se sente le bienvenu, cela ne va pas de soi.

- Dans la paroisse, ce sont parfois des paroissiens qui sont connus, identifiés.
- On est plus visible, repéré, repérable, en Alsace Moselle
- Parfois on tient des choses à bout de bras et pendant ce temps-là cela ne vit pas. Il n'y a pas que l'implication financière. Et le manque d'implication n'est pas propre à l'église, il y a un désengagement un peu global de ce qui n'est pas soi ou sa famille, un corollaire entre désengagement et abstention. Les dons sont en progression mais se concentrent de plus en plus sur les grosses structures qui font le boulot de recherches de fonds. Il y a beaucoup de dons en Alsace, mais cela ne va pas forcément dans les paroisses.
- Tillich s'interroge sur la place de la théologie, qui va donner la profondeur de chaque engagement. Est-ce qu'on n'est pas là pour redonner de la profondeur à diverses actions, engagements ?

Annexe - Méditation introductive (Pasteure Elisabeth de Bourqueney)

Marc 8, 22-37

Car celui qui voudra sauver son âme la perdra mais celui qui perdra son âme à cause de moi et de la bonne nouvelle la sauvera. Et que sert-il à un homme de gagner tout le monde s'il perd son âme ? Et que donnerait un homme en échange de son âme ?

Qu'est-ce qu'une âme ? Je me suis laissé interpeller par une phrase de Christian Bobin. Poète mort avant Noël. « Plus d'âmes, que des clients. » Osons-nous encore utiliser le mot *âme* ? Dans nos univers personnels, ne sommes-nous pas touchés par cette mentalité marchande, du nombre ? Nous comptons les paroissiens présents pendant le moment qui suit la prédication, et qui est un moment spirituel. Ne suis-je pas plus tentée de remplacer un collègue qui a « du monde » au culte plutôt que celui qui reçoit peu de paroissiens ? Ne me sentais-je pas plus portée lorsqu'il y a du monde aux baptêmes ou aux mariages ? Il y a quarante ans, lorsqu'on demandait si le culte s'était bien passé, on demandait le thème sur lequel avait prêché le pasteur. Aujourd'hui à la même question, on répond par le nombre de participants Et pourtant lorsqu'il y a peu de monde ; peu d'âmes, nous nous demandons pourquoi plus d'âmes ne sont pas présentes, alors que nous sommes convaincus que l'Évangile pourrait rejoindre leur « âme qui a soif du dieu vivant ». Dans nos textes écrits, combien de fois avons-nous utilisé le mot *âme* ? Et les théologiens préférés ? Le mot *âme*, à la vérité, nous n'osons plus trop l'employer.

François Bovon, exégète, a plaidé en 2011 pour une redécouverte de l'âme afin de combattre une mentalité trop centrée sur le corps. Il raconte : « *Dans les années 1950, les exégètes défendaient l'unité de la personne humaine comme étant le cœur de l'anthropologie biblique. On ne devait plus traduire le mot hébreu néphesh (« vie », « personne ») par « âme », et le meilleur équivalent français du grec psychè était « personne »* Dans les années 1970 et 1980, des deux côtés de l'Atlantique le pendule oscilla encore plus loin, jusqu'à donner la priorité au corps (...). À Genève, où l'expression corporelle était devenue une forme d'enseignement dans le domaine de la danse et de la pratique rythmique à l'Institut Jaques-Dalcroze, certains chercheurs néotestamentaires introduisaient l'expérience corporelle dans leur interprétation de passages bibliques¹.

On peut trouver plusieurs raisons à cette attitude. Elles sont en parties liées à la sécularisation. Quand je suis entrée à la faculté, la sécularisation était le thème du séminaire avec Jean Seguy et Danielle Hervieux léger, sociologues. Pour convaincre, il fallait modifier et adapter le langage religieux dans la société ; pour reprendre une phrase de Jean Baubérot ; le protestantisme est-il soluble dans la démocratie ? Que le christianisme soit soluble dans la société, donc exit des mots comme *âme*.

Alors nous avons évité le mot *âme*, et parlé de beaucoup d'autres termes comme le dit le poète François Cheng dans son ouvrage de 2016, *De l'Âme*. Il écrit 7 lettres à une amie qui lui a demandé de réfléchir sur ce terme,

¹ François Bovon, Mireille Hébert, « Retour de l'âme : immortalité et résurrection dans le christianisme primitif », in *Études théologiques et religieuses* 2011/4 (Tome 86), p. 433-453.

lui, dont la mère était protestante. « *Sur le tard, m'écrivez-vous, je me découvre une âme. Non que j'ignorais son existence, mais je ne sentais pas sa réalité. S'ajoute à cela le fait que, autour de moi, personne ne prononçait plus ce mot. Cependant, à force de vivre, de me délester de pas mal de choses, s'impose à moi cette entité irréductible, à la fois intangible et charnellement réelle².* »

Il répond en affirmant avoir eu le même sentiment et en notant que : « *Pour désigner la réalité que le mot âme avait charge de recouvrir, on a recours à une série de termes toujours plus nombreux et mal définis qui saturent notre univers mental. On nous parle de « monde intérieur », ou plus banalement, de « for intérieur ». On nous entretient du « champ », de la « profondeur » et, dans des cas particulièrement dramatiques, du « gouffre » et de l'abîme. Plus poétique, on userait d'expressions telles que « paysage intime », « jardin secret », plus théorique, on partirait de l'idée de psyche pour avancer les notions d'identité » d'appareil psychique », de « centre d'identité ». Du côté plus spécifique de la psychanalyse nous vient un riche vocabulaire qui tente de cerner les aspects à la fois imbriqués et éclatés de notre être intime ; » l'inconscient » bien sûr, qu'il soit individuel ou collectif, le « moi », le « surmoi », le « ça », les « pulsions ». Devant cette avalanche de notions ou concepts, le quidam moderne de sent perdu. L'unité de son être est rompue³ ». François Cheng est à la croisée du christianisme et du taoïsme.*

Des théologiens comme Tillich et philosophes comme Ricoeur ont poussé très avant cette nécessité d'adapter notre langage religieux pour pouvoir mettre la foi au service de tous. Tillich a parlé de « profondeur ». Cette sécularisation s'est cependant doublée d'une expansion du terme *psyche*, et logos psychologie, psychanalyse, pour parler de soi, il a fallu séparer notre âme en deux. Les théologiens ne disent plus le mot âme. Elle disparaît du diptyque âme-corps ou du triptyque âme-corps-esprit. Les pys interrogent les âmes sur un autre plan spirituel. Mais cela resurgit quand même.

Cette sécularisation s'est accentuée ces dernières décennies, quand la place de la théologie à l'université a été remise en cause. La théologie a dû alors montrer qu'elle avait tout autant sa place que les « autres » sciences. Mais en même temps on peut s'interroger, puisqu'il y a eu une intégration, une sécularisation du langage religieux, ne peut-on pas tout autant « dé-séculariser » ce même langage, et retrouver autrement notre terme d'âme ? Comment opérer ce retournement ? Ne devons-nous pas changer notre vision ? Revenons au début de notre texte sur l'aveuglement. Au début, Jésus prend un aveugle, le met à part du village et le guérit en deux temps : il fait des gestes sur ses yeux sans paroles. Puis il lui demande s'il est guéri ; l'aveugle fait une réponse avec un double sens ; *Je vois les gens comme des arbres qui marchent* ou bien - *je vois les arbres comme des gens qui marchent*.

Alors dans un deuxième temps, l'homme est guéri. Je voudrais revenir sur cette étape intermédiaire. D'abord elle est la réalité pour des mal-voyants qui vivent avec ces silhouettes marchantes au quotidien. Le Christ aurait pu s'arrêter là. Mais cette étape en deux temps illustre l'aveuglement des disciples et leur vision progressive. Et cet aveuglement et cette vision c'est aussi la nôtre. Le Christ fait de l'homme guéri un être qui part vers l'ailleurs. Puis il demande aux disciples : qui dit-on que je suis et qui dites-vous que je suis ? Sortir de l'aveuglement consiste à voir le Christ autrement, vision qui transforme notre vie. Pouvons-nous opérer le cheminement de l'âme ? C'est un cheminement progressif, à la manière de l'aveugle qui voit les gens comme des arbres qui marchent ou les arbres comme des gens qui marchent.

Je reprends ma citation du début : « Plus d'âmes, que des clients ». Si on l'inverse : « plus de clients, que des âmes ». : est-ce que ce pourrait être un horizon d'attente ou un projet d'espérance devant nous, un exemple d'eschatologie proleptique ; une espérance qui met âme devant nous. Elle serait utopique. Laissons la dernière parole au poète François Cheng dans une conversation avec un journaliste : « *Nous avons actuellement, vous et moi, un échange d'esprit à esprit qui peut se transformer un jour en un échange d'âme à âme, quand je ne serais plus là, que vous repenserez à notre rencontre et qu'il en restera autre chose que ce que l'on s'est dit. Notre vraie vie, c'est l'itinéraire de notre âme⁴.* »

² François Cheng, *De l'âme*, Paris, Albin Michel, 2016, p. 9-10.

³ François Cheng, *De l'âme*, Paris, Albin Michel, 2016, p. 12.

⁴ Pierre Assouline, « François Cheng : Notre vraie vie, c'est l'itinéraire de notre âme », *La République des Livres*, 4 mars 2017.